

*Christa Delahaye*

## **Thermalisme et création littéraire chez Malot, Daudet et Mirbeau**

Comment ne pas penser, comme l'assure la première édition du périodique *Le Petit Baigneur, Journal anecdotique, fantaisiste et artistique des villes d'eaux du midi* (1886) que « la vie des eaux [...] est une suite inépuisable d'observations pour le philosophe, le peintre et l'écrivain [...] » ? Car selon l'éditorialiste : « Le microcosme des eaux a [...] ses romans improvisés qui tiennent dans les quatre planches d'une cabine, ses drames inédits qui se dénouent, comme celui de Charlotte Corday, dans une baignoire sanglante. Ce sont tous ces petits mystères de ce monde microscopique, de cette société en raccourci que nous nous proposons de dévoiler dans *Le Petit Baigneur*, véritable caléidoscope maritime et thermal à la fois où viendront se peindre les notabilités méridionales en déshabillé, nos célébrités en caleçon, nos illustrations en pantoufles »<sup>1</sup>.

Les écrivains figurent parmi ces notables dont la rubrique intitulée « Journal des étrangers » s'emploie à égrainer les noms. Renseignée par les hôtels, elle avertit de l'arrivée de telle ou telle personnalité – princes, hommes politiques, éditeurs, journalistes- et indique avec fierté le nombre total de curistes par villes françaises et étrangères<sup>2</sup>. *Le Petit Baigneur* s'enorgueillit de l'arrivée de Zola à La Bourboule, de Maupassant à Royat (n°9, 1886). Et dans le n°21 du 22 mai 1887, il s'intéresse particulièrement à Daudet qui a écrit son célèbre *Tartarin de Tarascon* lors d'un précédent séjour<sup>3</sup> et qui vient de faire retenir à Lamalou ses appartements pour la saison.

Dans sa thèse sur la « fièvre thermale », Fortunade Daviet-Noual relève que, durant tout le XIXe siècle, « les hommes et les femmes de lettres, Chateaubriand, Lamartine, Michelet, Balzac, Hugo, Sand, les frères Goncourt, Mirbeau, Maupassant n'échappent pas au phénomène et fréquentent les villes

---

<sup>1</sup> *Le Petit Baigneur, Journal anecdotique, fantaisiste et artistique des villes d'eaux du midi*, Montpellier, n°1, 30 mai 1886.

<sup>2</sup> On dénombre par exemple 3134 étrangers à Évian pour la saison 1886 (*Le Petit Baigneur* n°13).

<sup>3</sup> « C'est à Lamalou que Daudet écrit son incroyable *Tartarin-de-Tarascon* » (« Journal des étrangers », *Le Petit Journal*, n°21 du 22 mai 1887).

thermales »<sup>1</sup>. George Sand se rend au Mont-Dore avec son mari (1827). « Dumas fuit le choléra qui sévit à Paris, Balzac y courtise la marquise de Castries, Zola accompagne sa femme curiste, Mallarmé retrouve sa maîtresse. La plupart des écrivains fréquente les villes thermales pour des raisons de santé. [...] Ainsi, Daudet, Maupassant et Lorrain y soignent leur syphilis, Chateaubriand ses rhumatismes, Verlaine ses ulcères à la jambe, et Proust son asthme » (*Ibidem*).

Malot n'est pas cité. Pourtant, ses carnets de voyage nous apprennent qu'il a fréquenté les stations thermales au moins une douzaine de fois pendant la période 1880-1895. En 1880, il se trouve à l'Hôtel du Parc de Cauterets. Ce n'est pas la première fois qu'il se rend dans cette station. En 1866, il s'y trouve en compagnie de son ami curiste Oscar Comettant qui ne manque pas de parler de manière dubitative des soins qu'il y reçoit. « Au Moyen-Age, on prenait les eaux de Cauterets en septembre ; aujourd'hui il serait fou de s'y rendre après le 15 juillet ! Les eaux sont restées les mêmes, mais la mode a changé », constate-t-il dans son journal de voyage<sup>2</sup>. Comettant se souvient que Malot avait marqué les esprits en remontant à Paris avec un chien : « un magnifique chien de montagne, haut comme un Terre-Neuve au poil long et de la blancheur de l'Astrakan, acquis moyennant cent trente francs. Ce chien vaut bien ce prix parce qu'il est considéré comme un héros : n'a-t-il pas huit jours auparavant, attaqué en lui mordant le nez, un ours qui s'était glissé dans une bergerie pour s'emparer d'une brebis »<sup>3</sup>.

En 1880, c'est avec sa fille Lucie et Prudence sa sœur que Malot se rend à Cauterets. Suit-il un traitement ? Est-ce sa sœur ? Est-ce sa fille ? Pas de renseignement sur ces points<sup>4</sup>. Il y retourne l'année suivante, accompagné de Marthe qu'il a épousée le 12 juillet. Dans leurs carnets de voyage respectifs, les époux listent les nombreuses excursions qu'ils font dans les Pyrénées, mais pas de traces d'éventuels traitements. Il faut dire que Malot n'est pas de nature fragile ; ceux qui l'ont connu le décrivent comme un robuste Normand<sup>5</sup> ; « il ressemblait à un Russe » dira de lui Georges Beaume<sup>6</sup>.

La santé de Daudet n'est pas aussi resplendissante. Dans sa jeunesse, il mène à Paris une vie de bohème et contracte le tabès syphilitique qui le fait considérablement souffrir. Daudet suit des cures à Allevard (1879), Royat

---

<sup>1</sup> Fortunade Daviet-Noual, *La Fièvre thermale et les écrivains du XIXe siècle*, thèse, 2016.

<sup>2</sup> Oscar Comettant, *De haut en bas : impressions pyrénéennes*, Degorce-Cadot, 1868, p. 34-40.

<sup>3</sup> Anne Lasserre-Vergne, *Les Pyrénées au temps de Victor Hugo*, Cairn éditions, 2012.

<sup>4</sup> Agnès Thomas-Maleville, *Hector Malot, L'écrivain au grand cœur*, Éditions du Rocher, 2000, p. 191.

<sup>5</sup> *Ibid.* p. 197.

<sup>6</sup> Georges Beaume, *Au pays des lettres. Au pays des vivants et des morts*, Nouvelle librairie nationale, 1922.

(1880) et Nérès (1882). Avec la paralysie qui se déclare en 1884, il fait l'expérience continue de la douleur. Un de ses médecins, le docteur Charcot, l'envoie dans la station qu'il a fondée à Lamalou-les-Bains. Les cures s'y succèdent de 1885 à 1890 dans l'espoir non de le guérir mais d'atténuer la souffrance et de diminuer la morphine.

Octave Mirbeau et sa femme Alice souffrent de neurasthénie. En 1896, très malade, Alice se résout à suivre une cure à Évian, puis à prendre les douches à Aix-les-Bains où elle est soignée par le docteur Cazanis, autre médecin de Daudet, mais aussi de Verlaine et de Maupassant. L'amélioration est de courte durée et l'année suivante, en août 1897, les deux époux vont prendre les eaux à Luchon : le docteur Albert Robin a diagnostiqué une pharyngite chronique qui menace Octave de surdité.

Ainsi, nos trois auteurs fréquentent les villes thermales au même moment et de manière régulière, pour eux ou pour leurs proches, seuls ou avec des amis. Quelles traces ces expériences personnelles des villes d'eaux ont-elles laissées dans leurs écrits qu'ils soient journalistiques ou fictionnels ? Comment leur santé affecte-t-elle leur travail littéraire ?

### ***Les villes d'eaux chez Malot et Mirbeau***

La manière la plus sûre de montrer le pas de côté que fait Malot pour parler des villes d'eaux sans évoquer la maladie ni les soins, est de lire la préface qu'il a écrite en 1897 pour l'édition du guide de la nouvelle station thermale de Salies-en-Béarn reconstruite après un incendie<sup>1</sup>. Rédigée à la demande de l'auteur de la brochure, Sylvain Trébucq, l'introduction porte sur les souvenirs d'un voyage que Malot a effectué quinze ans auparavant<sup>2</sup>. Malot décrit un endroit où il fait bon vivre, habité d'ailleurs depuis l'homme des cavernes. Il s'attarde tout d'abord sur le commerce des salaisons, commerce historique qui a montré la voie à ceux d'Orthez et de Bayonne. Pour Malot, Salies est avant tout une ville de « bonne mangeaille ». Puis il souligne les agréments de la promenade, promenade à pied, mais aussi promenade en voiture découverte, élégante adresse aux malades jamais désignés : « Si faible, délicat ou blasé soit-on, on profitera de l'enveloppement d'air tiède, des délices d'un pays sans vent » et dont « la pénétrante tiédeur [...] vous donne l'impression qu'on est guéri de tous ses maux ». Rien sur les effets thérapeutiques des sources. Rien non plus sur un éventuel traitement qu'il aurait pu suivre lors des cinq semaines qu'il passa dans la station. La qualité de la vie dans ce lieu suffit à rendre heureux.

---

<sup>1</sup> Sylvain Trébucq, *Salies de Béarn et ses environs à travers les âges. Notice historique et pittoresque, avec une préface d'Hector Malot*, imprimerie Lafolye, 1898.

<sup>2</sup> Il semble que ce soit du 8 juin au 16 juillet 1884. Cf Agnès Thomas-Maleville, *op. cit.* p. 252.

Pour parler de Cauterets, autre pas de côté. Malot journaliste évoque la robustesse des montagnards. *Le Petit Journal* du 4 août 1866 reprend, en le citant, un article que Malot a fait paraître peu avant dans *L'Opinion Nationale*. L'article intitulé « Courses d'hommes » a pour cadre Cauterets et décrit deux terrains de courses « dans un endroit où les montagnes tombent presque à pic dans le gave qui les sépare ». Malot souligne la difficulté des deux itinéraires et restitue les conversations tournant autour des chances du vainqueur de l'an dernier : un certain Battant. Ce Battant vient de se marier et implicitement, cela semble affaiblir ses chances. Malot adopte le point de vue des spectateurs et décrit avec beaucoup de suspense la progression des montagnards dont il vante l'excellente qualité physique. Il conclut en invitant à prendre exemple sur cette pratique propre à enrayer l'« affaissement physique » constaté lors du service militaire national.

Cette course fait partie des divertissements organisés pour le plaisir des curistes. « On avait organisé une course d'hommes à la montagne, écrit Malot, et j'avais été chargé de réunir quelques souscriptions parmi lesquelles celles du duc de Naurouse. Il avait lu quelques-uns de mes romans. Il s'ennuyait ferme, et m'invita à passer chez lui quand je passerai sous sa fenêtre toujours fermée, derrière laquelle il se tenait seul, du matin au soir, pâle, triste, mourant, regardant sans le voir le mouvement des allers et venues dans le petit jardin de l'hôtel de France. Et je n'eus garde de négliger cette invitation, jusqu'au moment où il quitta Cauterets, autant parce qu'il n'y trouvait point de soulagement à son mal, que parce que Madame d'Arvernes était venue l'y relancer »<sup>1</sup>.

Malot s'inspire des villes d'eaux pour décrire un autre divertissement proposé aux curistes : le casino. Pour écrire son roman *Baccara* (1885-1886), il s'est renseigné sur le monde des jeux auprès des directeurs de cercles des villes d'eaux célèbres comme Biarritz (où il a séjourné en 1880-83), Luchon (en 1882), Aix (en 1894) et surtout Cauterets (en 1880-81-82-83-88-90)<sup>2</sup> : « Volontiers causeurs, les directeurs de cercles, très aimables, très ouverts, aussitôt qu'ils sont sûrs que ce n'est pas leur caisse qu'on vise, et que, de ce côté, ils n'ont pas à s'enfermer dans une prudente réserve : éclairé par eux (j'entends cet éclairage dans son vrai sens), on voit certaines choses auprès desquelles on passerait en aveugle »<sup>3</sup>.

Sur cette question des jeux, Malot a des conversations avec des joueurs. C'est Philippe Jourde, directeur du journal *Le Siècle*, son témoin de mariage avec Marthe en 1881, un familier de Cauterets lui aussi comme le révèle *Le Petit Baigneur* n°7 du 11 juillet 1886 dans le « Journal des étrangers » : « Le 2

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>2</sup> Hector Malot, *Le Roman de mes romans*, 1896, Réédition *Cahiers Robinson*, n°13, 2003, p. 149.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 150.

juillet nous avons compté jusqu'à trente équipages engagés à la queue leu leu sur cette belle route de Cauterets, la plus belle de nos Pyrénées. Parmi les nouveaux arrivés on compte plusieurs personnages de distinction, notamment Philippe Jourde, notre éminent et sympathique confrère du journal *Le Siècle*, un des dévots les plus reconnaissants de notre source du bois » qui lui présente Harly qui sera le modèle du joueur de *La Bohème tapageuse*, roman qui paraît en feuilleton dans *Le Siècle* de novembre 1879 à août 1880<sup>1</sup>.

Les directeurs des casinos lui ont confessé que, dans certains cercles, les jeux étaient truqués et conduisaient le joueur obstiné à la ruine<sup>2</sup>. Celui de Cauterets a sans doute été fermé pour ces raisons<sup>3</sup>. Certaines stations invitent et entretiennent financièrement les joueurs au nom prestigieux. Ainsi la station thermale décrite par Mirbeau invite à ses frais le marquis de Portpierre : « de l'hôtel qui l'héberge gratuitement, au Casino qui l'entretient de plaisirs coûteux... et de plaques de mille francs... ». Mirbeau poursuit : « Et, en le voyant passer, insolent de gaieté, de familiarité, et de bonheur », le narrateur ne peut oublier que ce « gentilhomme maquignon est un escroc »<sup>4</sup>.

Mirbeau journaliste publie cinq articles intitulés « En traitement » qu'il écrit pendant son voyage aux Pyrénées<sup>5</sup>. Il intègre ces articles dans *Les 21 jours d'un neurasthénique*, roman qui dresse de savoureux portraits de curistes particulièrement appréciés d'Alfred Jarry. Dans *La Revue blanche* du 1<sup>er</sup> septembre 1901, Jarry écrit à propos de ce roman : « La ville d'eau où séjourne le neurasthénique prend des proportions énormes pour contenir ses formidables et burlesques hôtes, et c'est bien, en effet, la société tout entière qui se cristallise dans cette vingtaine de fripouilles, admirables à force d'ignominie -et de vérité- groupés autour de la buvette ».

Chez Mirbeau, tous les personnages sont laids, « de cette laideur particulière aux villes d'eaux... Les enfants eux-mêmes ont des airs de petits vieillards... on se rend compte que partout les classes bourgeoises sont en décrépitude ; tout ce qu'on rencontre, même les enfants, si pauvrement éclos dans les marais putrides du mariage... c'est déjà du passé !" Au fil du récit, la description des curistes prend la forme d'une satire sociale.

« Nous avons dîné, hier, chez Triceps [...]. Il y avait dix convives, tous riches, tous heureux. Durant le repas, et après le repas, nous n'avons naturellement parlé que de la misère humaine. C'est une sorte de joie sadique qu'ont les riches de pleurer, après boire et quand ils sont bien gorgés de sauces,

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 149-152.

<sup>3</sup> C'est ce que déplore la livraison de septembre 1886 du *Petit Baigneur* qui fait état d'une pétition contre la fermeture du casino qui contraint « les curistes de s'ennuyer dans leurs chambres ».

<sup>4</sup> Octave Mirbeau, *Les 21 jours d'un neurasthénique*, 1901, chapitre 17.

<sup>5</sup> Parus dans *Le Journal* du 8 août au 5 septembre 1897.

sur les pauvres... Il n'y a rien comme les mets abondants et épicés, les vins rares, les fruits merveilleux, les fleurs et les argenteries, pour nous inspirer des émotions socialistes » (Chapitre 19). Autre exemple de la diatribe de Mirbeau : « Vous savez bien qu'il n'y a pas d'eaux -si miraculeuses soient-elles- qui puissent jamais laver les pourritures séculaires de vos organes, et la crasse morale d'où vous êtes nés » (Chapitre 5).

Par ailleurs, dès le début du roman, le narrateur neurasthénique comme son auteur, Georges Vasseur, dénonce la commercialisation de la maladie rendue visible par l'architecture de la ville créée de toutes pièces pour accueillir un nombre important de patients :

« En général, une ville se compose de rues, les rues de maisons, les maisons d'habitants. Or, à X... , il n'y a ni rues, ni maisons, ni habitants indigènes, il n'y a que des hôtels... soixante-quinze hôtels, énormes constructions, semblables à des casernes et à des asiles d'aliénés, qui s'allongent les uns les autres, indéfiniment, sur une seule ligne, au fond d'une gorge brumeuse et noire, où toussote et crachote sans cesse, ainsi qu'un petit vieillard bronchiteux, un petit torrent » (Chapitre 1).

Cet univers concentrationnaire renforce la maladie de Georges qui ne voit autour de lui que des murailles qui suintent et surtout ni ciel ni soleil. « Ce que je leur reproche le plus aux Pyrénées, c'est d'être des montagnes », dont « l'atmosphère [est] irrespirable et mortelle, quand Baedeker, pince-sans-rire allemand, parle lui de « sublime beauté idyllique ». Venu chercher la santé, George attrape la « phobie de la montagne » qu'il espère corriger, comme son médecin le lui suggère, par des marches et des excursions. Mais les lieux le ramènent vers le tragique : rue d'Enfer, Porte de la Mort, Monts-Maudits, sans compter les modestes croix qui jalonnent les sentiers en souvenir d'avalanches mortelles (Chapitre 4).

Dès son retour à Paris, Mirbeau ne semble pas avoir tiré profit de sa cure. Il écrit à Auguste Rodin : « N'allez jamais dans la montagne. C'est la mort, parce que c'est l'arrêt subit de toute vie cérébrale. Je ne sais pas si j'en reviens guéri. Ce que je sais, c'est que j'en reviens gâteux. » Et à Maurice Fenaille, mécène de Rodin : « Veuillez m'excuser de mon silence. Paresse, peut-être, mais aussi maladie, car, depuis mon retour de Luchon, je ne fais que d'être malade »<sup>1</sup>.

### ***Daudet et Hortense, deux malades en cure***

Le lien entre la vie de curiste et la création littéraire est d'une autre nature chez Daudet sans doute en raison de sa maladie incurable. Dans *Numa Roumestan*<sup>2</sup>, la jeune Hortense Le Quesnoy est atteinte d'une tuberculose

---

<sup>1</sup> Octave Mirbeau, *Correspondance générale*, établie par Pierre Michel, tome III, L'âge d'homme, 2009, p. 330.

<sup>2</sup> Alphonse Daudet, *Numa Roumestan*, 1880, Réédition *Romans, Contes et Récits*,

pulmonaire qu'elle tente vainement de guérir à Arvillard, transposition d'Allevard. Sœur de Rosalie, l'épouse du ministre de l'éducation nationale Numa Roumestan, Hortense est un personnage secondaire, mais qui, en raison de sa maladie, va jouer un rôle capital dans le récit. Avec Hortense, les deux versants des villes d'eaux peuvent cohabiter. D'une part, la ville d'eaux plaisir : Hortense sert d'alibi à Numa qui se rend dans la station thermale pour y retrouver la chanteuse Mlle Bachellery, sa future maîtresse. Figure de la femme frivole faussement curiste, l'artiste est proche de la cocotte qui attire dans les stations les hommes en quête de plaisirs. D'autre part, l'établissement thermal : la maladie d'Hortense permet à Daudet de retranscrire un parcours de soin en s'appuyant sur sa propre expérience.

Dans *L'Histoire de mes livres*<sup>1</sup>, Daudet indique en effet que c'est de son expérience personnelle de curiste que lui est venue l'idée de rendre Hortense « poitrinaire » : « Pendant que je portais Numa, on m'avait envoyé aux eaux d'Allevard<sup>2</sup> et là, dans les salles d'inhalation, je voyais de jeunes visages, tirés, creusés, travaillés au couteau, j'entendais de pauvres voix sans timbre, rongées, des toux rauques, suivies d'un même geste furtif du mouchoir ou du gant guettant la tache rose au coin des lèvres. De ces pâles apparitions impersonnelles, une s'est formée dans mon livre, comme malgré moi, avec le train mélancolique de la ville d'eaux, son admirable cadre pastoral, et tout cela y est resté »<sup>3</sup>. Daudet fait d'Hortense une curiste condamnée.

Hortense écrit son journal de cure sous forme d'une lettre qu'elle adresse à Rosalie. Elle montre ainsi à sa famille qu'elle suit assidûment les soins. Elle fréquente la salle d'inhalation deux heures en quatre fois tous les jours : « Personne n'inhale autant que moi, c'est-à-dire que je suis un vrai phénomène », présentant sur un ton désabusé les diverses pratiques des curistes. Elle décrit le malade « confiant » et « crédule » qui applique la technique d'aspiration à la lettre, par opposition au « sceptique, qui inhale sans inhaler » et aux « découragés, les vrais malades qui sentent l'inutilité et le néant de tout ça ». Lorsqu'elle va boire aux sources, Hortense décrit la montagne sur le même mode que Georges le neurasthénique. Elle ne remarque que de « pauvres arbres qu'on voit pousser tout rabougris entre deux roches ». En redescendant à l'hôtel, elle croise les « goitreux », des habitants de la montagne qui, à la différence des montagnards de Malot, paraissent débiles et en très mauvaise santé. Elle pratique aussi de longues séances de gargarisme qui la bouleversent<sup>4</sup> : « Une illustration de l'Enfer de Dante : les damnés du

---

Omnibus, 2006.

<sup>1</sup> Alphonse Daudet, *Histoire de mes livres*, 1889.

<sup>2</sup> En 1879, un an avant la publication du roman.

<sup>3</sup> *Op. cit.*, p.769-770.

<sup>4</sup> Allevard est connu pour être le « Paradis du gargarisme » in *L'Écho de Paris*, 21 mai 1892 ; *Le Figaro*, 13 mai 1893 ; *Gil Blas*, 19 mai 1893.

gargarisme. Des têtes dont on ne voit pas les corps se renversent en arrière, contorsionnées d'efforts, grimaçant au soleil, la bouche toute grande »<sup>1</sup>.

### ***Le carnet de la douleur : La Doulou***<sup>2</sup>

Cette vision de l'enfer, Daudet la développe dans un ouvrage autobiographique qu'il avait l'intention de publier de son vivant mais qui ne paraîtra qu'en 1930, trente-trois ans après sa mort. En cure à Lamalou où il loge à l'hôtel Mas, Daudet rédige de 1884 à 1895, son propre journal de cure, dans un carnet baptisé du nom provençal de *La Doulou*. *La Doulou* à Lamalou. Doulou signifie douleur et Malou peut se traduire par la violence du mal. Dans ce carnet de la douleur, Daudet analyse la destruction de son système nerveux et la perte de ses fonctions cognitives. Dès l'incipit, le lecteur est bouleversé :

« -Qu'est-ce que vous faites, en ce moment ?  
- Je souffre. »<sup>3</sup>

Dans le carnet, alternent brèves annotations tragiques et situations narratives plus développées dans un désespoir poignant. Quand Daudet observe les malades moins atteints que lui, il note : « Tristesse profonde que cela me cause, cette vie physique que je ne peux plus ». Quand il croise des malades plus atteints, il cite un proverbe du midi, le pays où désormais se concentrent tous les malades : « Mal de voisin reconforte et même guérit ». Dures sont les lignes qui décrivent l'impossibilité de voir les mots en entier ou celles qui évoquent la paralysie qui empêche de marcher droit. Daudet évoque ainsi le souvenir de la traversée du pont du Diable à Villemagne et la peur qu'il eut de basculer dans le vide, la maladie le plaçant de plus en plus souvent dans l'impuissance de savoir où il se trouve. La morphine calme le mal ; mais « quand la douleur n'est pas là, peur de la douleur. Pas de mots pour dire la douleur que des cris ». Daudet dénonce aussi le traitement de la pendaison par la mâchoire dans le but d'aligner parfaitement la moelle épinière. Il a subi treize suspensions en tout pour « nul effet curatif sensible ».

Au fil des cures, l'auteur constate : « Comme nos désirs se bornent, à mesure que l'espace rétrécit ». Reste un seul objectif : se maintenir. Dans une des nombreuses conversations avec le docteur Charcot, il a les mots suivants : La doulou « pour toujours – un toujours pas très long, mon Dieu »<sup>4</sup>. Chez Daudet, la mort est au bout du chemin du curiste.

---

<sup>1</sup> Numa Roumestan, *op. cit.*, p. 695.

<sup>2</sup> In *Romans, Contes et Récits, op. cit.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 1081.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 1081-1092.

### ***On ne meurt pas dans les villes d'eaux***

Officiellement, la mort est absente des villes d'eaux. On ne trouve aucune rubrique nécrologique dans les journaux des bains : les médecins veillent à renvoyer leurs malades condamnés quand ils peuvent encore voyager. Lorsque Numa arrive à Arvillard, l'hôtel lui attribue le logement du prince d'Anhalt contraint de partir : les eaux ne réussissent pas à son épouse et « s'il arrivait malheur, *les Alpes dauphinoises* (l'hôtel) ne s'en relèveraient pas »<sup>1</sup>.

Mirbeau donne l'explication de cette absence officielle de morts dans les stations. Un de ses personnages raconte l'étrange scène à laquelle il a assisté lors d'une nuit noire :

« Je m'approchai, et voici l'étrange, l'inattendu, le lugubre spectacle que je vis : dix cercueils portés chacun par quatre hommes, dix cercueils se suivant à la file... et se perdant processionnellement dans l'ombre... Dans une ville où personne ne mourait, j'étais tombé sur un embarras de cercueils... Stupéfiante ironie ! Alors, je compris pourquoi, depuis vingt ans, on n'avait pas vu d'enterrement à X. On déménageait les morts à la cloche de bois !... » (chapitre 2).

Dans les récits de Daudet, comme dans celui de Mirbeau, la mort est présente ; mais quand l'un la décrit sur le mode de l'observation scientifique et de l'introspection, l'autre opte pour le mode de la farce et de la caricature. « Je sais, écrivait Daudet au docteur Cabanès, je sais qu'on me reproche de mettre trop de complaisance à m'étudier, et ce reproche, nos voisins les Anglais, qui sont si bien renseignés sur notre littérature, me l'ont signifié sous une forme bien inattendue : un caricaturiste de là-bas a imaginé de me représenter faisant des grimaces, des contorsions devant une glace et les notant sur le papier. Heureusement, je ne me suis pas ému de ces critiques. Mon livre viendra, malgré tout, en son temps »<sup>2</sup>.

### ***Conclusion***

Au terme de cette étude, on voit que l'observation médicale n'est pas de même nature chez nos trois auteurs. Malot considère surtout ce qui fait la santé. La montagne, l'exercice physique lié à un territoire préservé, la bonne nourriture constituent les piliers d'une santé à retrouver dans les villes. Il nous livre le regard du voyageur hygiéniste, même si, nous l'avons vu, il ne néglige pas de participer et de contribuer aux activités de loisirs offertes par les stations.

Mirbeau, en observateur engagé, décrit une bourgeoisie décrépite abusée par un monde médical avide de profits financiers. Sa neurasthénie se

---

<sup>1</sup> Numa Roumestan, p. 681.

<sup>2</sup> In *Chronique médicale*, du 15 février 1896, p.103.

nourrit de sa vision du monde naturel propre à générer la tristesse et de celle du microcosme social dont il dénonce la fausse moralité. Mirbeau rentre plus malade qu'il n'est parti.

À côté de ces deux visions opposées mais réalistes du monde thermal, Daudet pratique une observation subjective de la maladie et du soin qu'il donne à voir par une galerie de grands malades dont lui-même. Aucun espoir d'aucune sorte. La mort est au bout de la cure.

Dans sa thèse sur *L'Observation médicale chez les écrivains naturalistes*, Victor Ségalen suit l'avis des Goncourt qui pensent que l'observation subjective de la maladie, celle qui consiste à se livrer à sa propre introspection, est largement plus féconde que l'observation réaliste ou naturaliste. « Car, écrit-il, la douleur -surtout mentale- est aiguisante et féconde, elle affine le cerveau qu'elle épreint, l'évade pour un instant de sa médiocrité. [...] Si l'être qui souffre n'est plus un médiocre, le résultat s'élève d'autant. [...] Daudet est un type à cet égard. C'est un cerveau très affiné, un cerveau *supérieur depuis qu'il est malade* »<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Cité par Victor Ségalen, *L'Observation médicale chez les écrivains naturalistes*, thèse pour le doctorat de médecine de Bordeaux, 1902, éditée sous le titre *Les Cliniciens ès lettres*, Bordeaux, 1902.